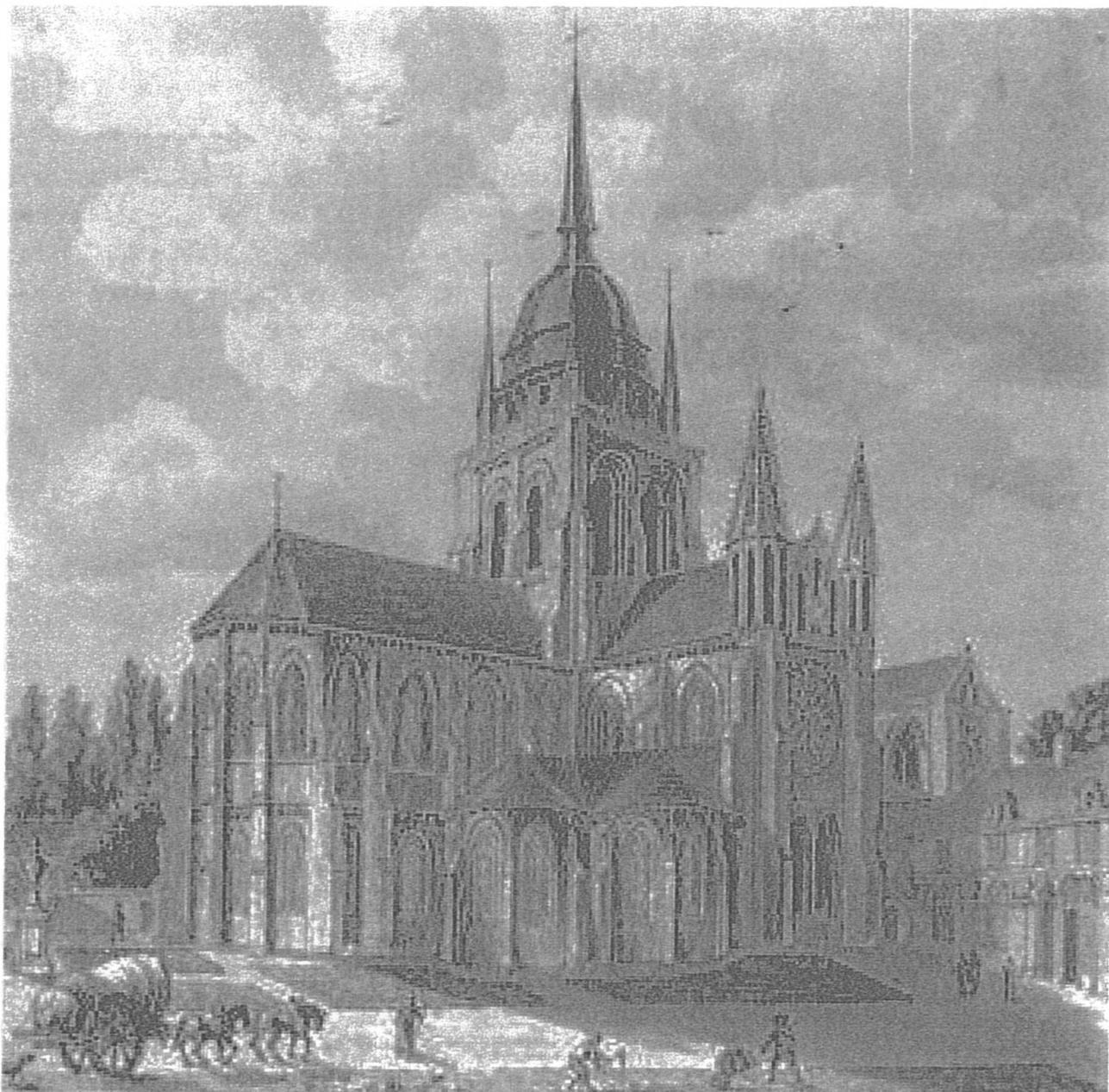




BULLETIN TRIMESTRIEL

OCTOBRE 2002

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SOISSONS



Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 Soissons

Téléphone répondeur fax : 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet : <http://perso.wanadoo.fr/sahs.soissons.net>

*Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F de l'Aisne
le 25.9.1996*

SOMMAIRE

En couverture : l'église de Braine dessinée par Tavernier vers 1780.

- 3 - activités pour le quatrième trimestre.
- 4 - informations diverses.
- 5 - la nécropole impériale de Gol Mod en Mongolie, par M. Pierre-Henri Giscard, le 21 avril 2002.
- 8 - notre sortie à Braine le 12 mai 2002 pour la visite de l'église, la maison à colombages et le château de la folie.
- 15 - notre journée pique-nique du 9 juin 2002 pour voir l'abbaye de Longpré, le château des fossés et l'église à Haramont ainsi que la chartreuse de Bourfontaine.

En encart :

- un dépliant d'information de la Fondation du patrimoine.
- les bulletins d'inscriptions pour la sortie du 26 octobre et le dîner du 13 décembre.
- un bulletin de souscription pour « *Le passage de l'Aisne* » d'Emile Clermont

Bulletin conçu
et réalisé par nos soins
Dépôt légal septembre 2002
Tirage : 190 exemplaires

NOS

ACTIVITES

POUR LE

QUATRIEME

TRIMESTRE 2002

- **dimanche 6 octobre à 15** heures au Centre culturel pour une conférence de Mme Annette Becker, professeur d'histoire contemporaine à Paris X, co-directrice du centre de recherche de l'Historial de Péronne. Le souvenir de la guerre 14-18 reste limité à celui des soldats avec leurs combats, faits d'armes et souffrances ; on a peu parlé de la souffrance des populations civiles, de leur déportation. Mme Annette Becker évoquera pour nous la mesure du malheur, de la violence et de la souffrance qui se sont abattus sur les populations qui ont vécu la Grande guerre.
- **samedi 26 octobre**, en liaison avec la Société historique moderne et contemporaine de Compiègne, sortie à Paris pour visiter, le matin, le musée des collections historiques de la Préfecture de police et, l'après-midi, le musée de la Conciergerie. Rendez-vous à 10 heures dans le hall d'entrée du commissariat de police du 5^e arrondissement, 203, rue de la Montagne Ste Geneviève, métro Ste Geneviève. Le repas de midi sera pris au restaurant administratif de la Préfecture de Police et réglé sur place (prix modique) **Inscription** à l'aide du bulletin joint pour un transport en car qui partira à 8 heures précises de la place de l'Hôtel de Ville de Soissons. Retour aux environs de 19 heures.
- **dimanche 17 novembre à 14 h. 30** au Centre culturel, Mme Michèle Lorin, membre fondateur de l'Association Marie-Antoinette, évoquera la vie de Marie-Antoinette, de la naissance à la tombe. Ses propos seront illustrés par des diapositives et entrecoupés d'interprétations musicales assurées par Mmes Cécile Coutin, soprano, et Annick Périllon, pianiste, en hommage à la plus musicienne de nos reines qui composa de charmantes romances.
- **vendredi 13 décembre** : conférence-diner à **19 h.30** au restaurant Le Chouan, rue Pétrot-Labarre à Soissons sur **inscription** à l'aide du bulletin joint, avec la participation de M. Christian Corvisier qui nous parlera de l'architecture médiévale à Chypre.



En janvier, notre assemblée générale annuelle aura lieu le dimanche 26 aux heure et lieu habituels.

Nous avons appris avec tristesse, le 26 avril dernier, le décès de Monsieur Emile Baroteaux, notre fidèle sociétaire depuis des décennies.. Puis, au moment d'éditer ce bulletin nous parvient l'annonce du décès, ce 30 août, de Monsieur Jean Bobin, bien connu de tous nos adhérents par ses participations à nos conférences et à nos publications. Que leurs familles veuillent bien trouver ici l'expression de nos sincères condoléances.

INFORMATIONS DIVERSES

Bienvenue à nos nouveaux adhérents, encore nombreux depuis notre édition d'avril :

Mmes Sheila BONDE, de l'Université Art et Architecture de Providence (USA),
Colette LEROY, de Soissons,
Jeannine SAILLARD, de Soissons.

MM. Alain MORINEAU, de Soissons,
Jérôme PARADIS, de Soissons,
Claude PICOULEAU, de Parcy-Tigny,
Jacques POLLET, de Villers-Cotterêts,
Pierre VOIDÉ, de Soissons,

ainsi que l'Association de sauvegarde du château de Vic-sur-Aisne.

Diplômée : notre adhérente, Mme Michèle Saponi a brillamment été reçue à son DEA d'histoire sur Rose Bertin. Son professeur, qui ne s'était pas beaucoup intéressé au travail de son étudiante, a été très surpris par la qualité des recherches. Le jury, lui aussi, a été très impressionné ; tous voudraient le voir publier.

Une date à retenir : Soissonnais 14-18 organise à Ambleny le 9,10 et 11 novembre prochain une exposition intitulée « Le Passage de l'Aisne ». A cette occasion sera publiée la version intégrale de l'ouvrage d'Emile Clermont retraçant les combats de 1914.

Les Anglais et la Grande guerre : la chaîne de télévision anglaise « Channel 4 » tourne un documentaire de dix épisodes d'une heure évoquant la guerre de 14-18 dans le monde entier. Denis Rolland leur a servi de conseil et de guide pour l'épisode des Mutineries de 1917 dans notre région.

La Grande guerre bis : ce sujet n'intéresse pas grand monde, nous dit-on souvent. Pourtant, une délégation de professeurs des universités de Montpellier, Toulouse, la Sorbonne et Francfort est venue passer plusieurs jours sur le Chemin des Dames. Objectif : un livre sur le Chemin des Dames auxquels d'autres Soissonnais vont participer.

Journée des Sociétés d'histoire : préalablement prévue le 29 septembre, elle est reportée au dimanche 20 octobre pour des raisons d'indisponibilité du conférencier ; une invitation vous sera adressée en temps opportun.

Atlas mythologique de l'Aisne : le premier volet publié par notre sociétaire Jean-Marc Belot vient de paraître ; il a pour titre « l'Ourcq, sur le trajet du dieu tumultueux » et concerne l'arrondissement de Château-Thierry, le Tardenois, l'Orxois et la Brie galvèse. Il est possible de se le procurer pour 6 euros au siège de la Société ou auprès de M. Maurice Perdereau. Les autres volets à venir concerneront « Oulchy, Braine, Vailly » et « Soissons, Vic, Villers-Cotterêts ».

*

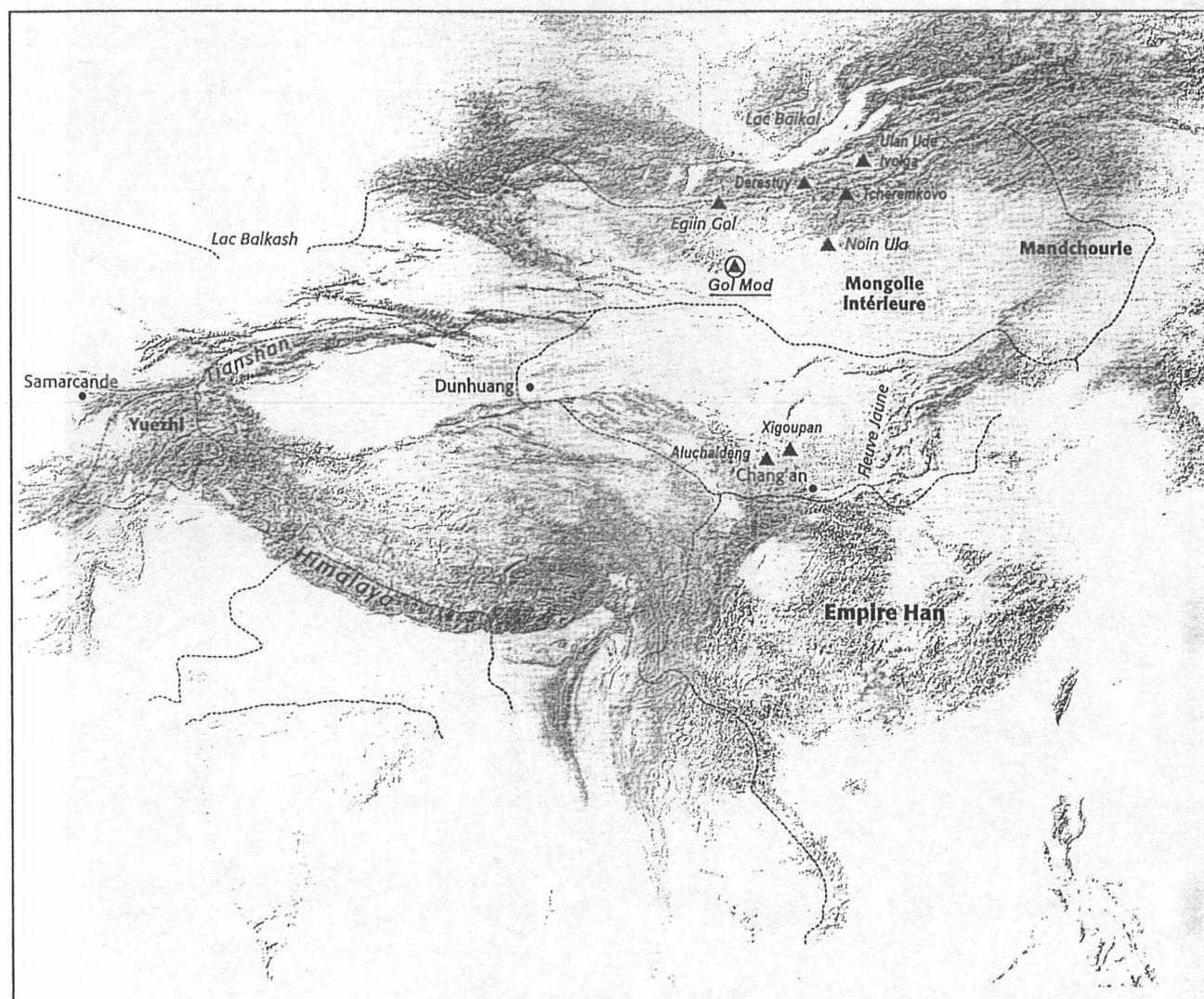
Au cœur de la Mongolie, dans la province d'Arkhangai, à 1.600 mètres d'altitude,

la nécropole impériale de Gol mod

où gisent les souverains du Premier Empire des steppes, les *shanyu-xiongnu*, commence à livrer ses secrets. La mission archéologique française installée depuis 2000, en étroite collaboration avec ses homologues mongols, vient de mettre à jour les vestiges d'importantes sépultures datant des alentours de notre ère. Cette opération – à laquelle notre Président a participé - a nécessité une infrastructure importante du fait de son éloignement géographique et c'est de l'évolution de ce chantier gigantesque et de ses découvertes que

M. Pierre-Henri GISCARD

est venu nous parler ce dimanche 21 avril 2002, avant la diffusion le soir même sur France 3 du film documentaire réalisé à cette occasion.



Carte des principaux sites archéologiques *xiongnu* en Mongolie, Transbaïkalie et Chine du Nord

Pendant huit années consécutives, la mission archéologique française a mené à bien la fouille d'un cimetière populaire de culture *xiongnu*, au nord de la Mongolie, à Egiin Gol. Mais, il y a deux ans, en abordant la nécropole impériale de Gol mol, en Mongolie centrale, il s'agissait de



passer d'un travail manuel à petite échelle à un grand chantier équipé d'engins mécaniques, situé au milieu de la steppe, à 450 km de la route la plus proche. Cela impliquait la présence d'un personnel nombreux : plus de trente personnes à installer dans un habitat à construire, véritable village avec sa station de carburants, ses bâtiments de stockage, son laboratoire de campagne, son restaurant, ses logements. A cela s'ajoutait toute une logistique pour le transport des personnes et du matériel depuis l'aéroport d'Ulanbator jusqu'à leur acheminement sur le site de Gol mol. Près d'un demi-hectare était à fouiller et quelques 40.000 tonnes de déblais à évacuer attendaient la mission répartie en deux équipes qui se succédaient de 6 heures à 21 heures.

Avant d'entreprendre le terrassement de la tombe, il a fallu démonter manuellement les pierres des murs latéraux de sa rampe d'accès. A ce stade, la profondeur de la chambre funéraire estimée à 12 mètres nécessita une ouverture de fouille considérable pour pouvoir installer des passes en gradins successifs dans un sol sableux provenant de dépôts éoliens. A 8 mètres, une zone riche en mobilier métallique est mise au jour ; la chambre funéraire est atteinte à 17 mètres de profondeur. La construction de la chambre elle-même occupe un rectangle de 20 m² au sol. Le plancher est composé d'une vingtaine de poutres équarries mais non jointives. Un coffre extérieur a été édifié à l'aide de madriers assemblés à mi-bois ou parfois à tenon et mortaise avec des clous de renforcement en fer. Un coffre intérieur de 10 m² servait à disposer le cercueil. De nombreux éléments décoratifs en or, en fer, en tissu ainsi que des vestiges de parures ont été retrouvés. Après l'inhumation, la chambre a été recouverte de deux rangées de troncs de mélèzes grossièrement équarris. Quant au cercueil, il était composé de plusieurs pièces assemblées les unes avec les autres par des emboîtements utilisant le système de tenon et mortaise et l'assemblage en queue d'aronde. Les parois intérieures étaient recouvertes de rouge de cinabre, un tapis de feutre avec des grains de millet disposés dans le fond.

Les éléments exhumés lors de cette fouille sont divers :

- une trentaine de pièces de métal participant d'un ensemble centré autour d'un char impérial.
- des bandes et des éléments quadrifoliés en or d'une grande finesse (30 à 60 microns) ayant servis au décor de la chambre funéraire.
- des perles de quartz et un arc de cercle en jade de couleur vert clair homogène et translucide ; il s'agit d'un élément fragmentaire provenant d'un pendentif chinois réutilisé dans un but décoratif.
- certains objets conservent encore des restes de décors peints sur lesquels un rouge à l'éclat encore vif attire le regard ; la poursuite des études en cours devrait permettre de préciser la nature de cette substance et de dire si les objets retrouvés étaient simplement peints ou véritablement laqués.
- un lot important de textiles : de la soie, de la laine, de la fourrure, du feutre ; ils se présentent sous deux formes : souples ou minéralisés, ces derniers étant les plus nombreux. Les fragments de tissus souples peuvent atteindre jusqu'à 20 cm., certains ont gardé en partie leurs couleurs. La forme minéralisée est constituée de petits éléments de 1 à 4 cm. et quelquefois sur plusieurs épaisseurs.
- quant aux restes humains, ils sont assez pauvres en raison de l'acidité du sol et des pillages qui ont endommagé les sépultures. Seules des tombes satellites à la grande tombe qui nous concerne ont livré des ossements pouvant donner lieu à des interprétations.

Ainsi l'important ensemble archéologique exhumé sur ce site de Gol mol, vaste nécropole réservée aux souverains Xiongnu, va-t-il permettre de mieux connaître cet empire nomade qui fit trembler la Chine au début de notre ère et lever le voile sur l'une des plus mystérieuses civilisations d'Asie centrale.



Le programme de notre deuxième trimestre proposait à nos sociétaires de se rendre à Braine le 12 mai pour la visite de différents lieux dont l'accès nous été rendu possible grâce à l'amabilité de la municipalité que nous remercions encore vivement. Plus d'une trentaine d'entre eux avaient répondu à l'invitation et n'ont pas regretté les étapes de cette enrichissante après-midi éclairées par les explications circonstanciées, d'abord de Mme Jeanne Dufour, pour l'église, puis de M. Denis Rolland pour les suivantes ; les voici en résumé.

L'église de Braine

Située dès l'époque gallo-romaine sur la route reliant Reims à Soissons, Braine dut avoir très tôt une église.

D'après la tradition, saint Ouen, évêque de Rouen au VII^e siècle, aurait hérité de son père, le seigneur Authaire, de terres dans la région qu'il aurait léguées à son église. Ceci explique qu'au IX^e siècle, au moment des invasions normandes, les religieux de Rouen soient venus mettre à l'abri ce qu'ils avaient de plus précieux : leurs reliques, celles de saint Ouen à Condé sur Aisne et celles de saint Victrice et saint Evodius (ou Yved) à Braine. La première mention en est faite dans les Annales de Flodoard à la date de 931.

En 1130, les seigneurs de Braine, André de Baudiment, sénéchal de Champagne, et son épouse Agnès, remirent l'église entre les mains de Josselin de Vierzy, évêque de Soissons, qui y installa des chanoines prémontrés. Leur petite fille,

qui portait le même prénom que sa grand-mère Agnès, épousa Robert de Dreux, fils du roi Louis VI le Gros et frère de Louis VII le Jeune.

Ce sont Robert et Agnès qui décidèrent, vers 1180, de reconstruire l'église ; sa consécration est datée, traditionnellement mais sans



L'église aujourd'hui

preuve certaine, de 1216.

Robert de Dreux, mort en 1188, et Agnès en 1204, avaient manifesté le désir de reposer dans le chœur de l'église qu'ils avaient fondée ; leurs descendants y furent également inhumés. Par la suite, la famille de Roucy qui recueillit le titre comtal de Braine établit sa sépulture dans le transept sud. On y voyait des tombeaux magnifiques avec gisants.

Cette église eut donc, dès le début, une triple fonction : église monastique, les chanoines prémontrés en assurant le service, église de pèlerinage – on venait de loin prier devant les reliques de saint Yved – et surtout nécropole des comtes de Dreux.

Cette église présentait la particularité d'avoir, à la croisée des transepts, une tour lanterne, influence de Laon, que l'on coiffa au XVI^e siècle d'une flèche haute de 33 mètres qui disparut en 1628, touchée par la foudre.

En 1650, au moment de la Fronde, les Espagnols s'emparèrent de Braine et s'attaquèrent aux tombeaux.

Puis vint la Révolution. Le 16 avril 1791, l'église fut fermée et les Prémontrés chassés. L'abbaye fut vendue en 1793 à un certain Bruneteau, entrepreneur local qui démolira les bâtiments conventuels. En octobre, l'église ayant été déclarée bien national, les statues furent enlevées, les plombs récupérés, les tombeaux saccagés.

Après l'effondrement des voûtes de la nef en 1808, l'église resta sans entretien jusqu'en 1820.

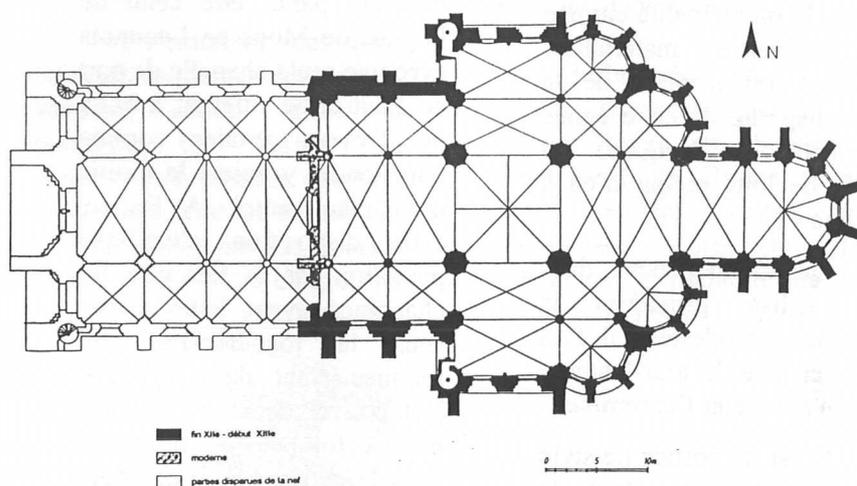
A Soissons en 1815, une explosion sur le rempart Saint-Rémi ayant brisé les vitraux du côté sud de la cathédrale, ceux de Braine furent démontés et une partie envoyée à Soissons. Il en reste aujourd'hui dans les fenêtres hautes du chœur, le vitrail des patriarches dont le style est assez proche de ceux du chœur de Saint-Rémi de Reims.

En 1820, devant l'abbatiale en ruines, l'abbé Beaucamp réagit, alerta les autorités et le roi Louis XVIII, lui rappelant que les comtes de Dreux étaient des capétiens. Il fut entendu, la restauration du chœur et des transepts entreprise. En 1830, avec

Viollet le Duc, éleva une nouvelle flèche au-dessus de la tour-lanterne, beaucoup moins haute que la première et dans un style plus champenois que soissonnais.

Après réparation des dommages causés par la 1^{ère} guerre mondiale, le grand maître verrier Jacques Grubert fut chargé de rendre à l'église sa parure de vitraux. Ce fut de 1929 à 1934 son plus grand chantier en Picardie.

A la fin de la seconde guerre mondiale, lors de la libération, le 28 août 1944 à 5 heures du soir, un obus américain toucha la flèche qui prit feu, occasionnant de



l'avènement de Louis-Philippe, les travaux furent abandonnés.

C'est alors que l'architecte Gencourt décida de supprimer les quatre premières travées de la nef, qui en comptait six, et le bloc façade dont les portails passaient pour avoir été sculptés par les artistes ayant travaillé à la cathédrale de Laon. En 1837, on ferma les deux travées restantes de la nef par une façade sans style et l'église fut rendue au culte.

A la fin du XIX^e siècle, Maurice Ouradou, gendre de

sérieux dégâts aux toitures du chœur et des chapelles.

En 1969, Maurice Berry, architecte en chef des monuments historiques, entreprit de remonter au revers de la façade moderne, avec des éléments retrouvés dans l'église, une partie du portail central.

Enfin en 1970, une historienne d'art américaine Jeoraldan McClain, professeur à l'université de l'Etat d'Ohio, vint à Braine faire quelques sondages à l'emplacement du bloc façade. Elle revint l'année suivante et,

de juillet 1971 à mai 1972, y fit d'importantes fouilles, aidée pendant les vacances scolaires par des adolescents locaux bénévoles.

Les fouilles de Jeoraldean McClain, dont la thèse de doctorat fut publiée en 1974, et les études réalisées par un jeune érudit allemand, Bruno Klein, auteur d'une thèse publiée en 1984, ont prouvé qu'il n'y avait jamais eu de transept occidental à Braine comme le supposaient certains spécialistes d'architecture religieuse. Le bloc façade n'était que la partie basse de deux tours qui n'ont jamais été construites.

Après la remise en état du lieu, la municipalité eut une idée judicieuse : matérialiser au sol l'emplacement de la partie disparue de cette église qui avait, à l'origine, 70 mètres de long et qui n'en a plus que 42.

Quand on pénètre dans cette église princière de dimensions modestes, il faut se placer sous la tour-lanterne pour en apprécier l'ensemble.

C'est un édifice de style gothique classique dont la construction se situe entre celle du transept sud de la cathédrale de Soissons, 1176-1190 en premier art gothique, et celle du chœur gothique classique élevé à l'extrême fin du XII^e siècle.

Commencée sans doute à la fin des années 1180, Saint-Yved de Braine présente une élévation à trois niveaux : grandes arcades, triforium, fenêtres hautes. Elle est voûtée d'ogives quadripartites dont les nervures retombent sur des colonnes mono-cylindriques surmontées d'importants chapiteaux dont la corbeille est ornée de quatre rangs de

crochets, deux seulement dans les deux travées de la nef. Le premier étage de la tour-lanterne est éclairé sur chaque face par deux fenêtres sans colonnettes.

Ce qui fait la renommée de Saint-Yved, c'est son chœur. S'étendant sur trois travées barlongues précédant une abside à sept pans, il est relié aux extrémités du transept par deux chapelles polygonales implantées obliquement. Ce plan est repris très fidèlement à Saint-Michel en Thiérache et l'on sait qu'il existait aussi dans la Sainte-Chapelle de Dijon disparue à la Révolution. Le plus ancien exemple qui en demeure paraît être celui de l'église de Mons en Laonnois avec une seule chapelle de part et d'autre. Se référant à N.D. de Trèves, certains comme Sauerlander y voient la moitié d'un plan centré. A Braine, cette disposition s'explique peut-être par le fait que les chanoines ayant leurs stalles sous la tour-lanterne, les reliques étant dans l'abside, l'on pouvait accéder à celles-ci et aux tombeaux qui étaient dans le chœur sans passer par les chapelles. Dans les transepts à deux travées, dont les ouvertures ont été bouchées au XIX^e siècle, existe sous les roses, en prolongement du triforium, une coursière comme à Saint-Léger de Soissons.

Placé sous la tour-lanterne, on a une vue d'ensemble sur les vitraux de Jacques Grubert. A l'origine, la rose occidentale représentait le jugement dernier, celle du nord les vieillards de l'Apocalypse et la rose sud les arts libéraux, le zodiaque et les saisons. Dans la fenêtre axiale du chœur

figurait la Vierge avec à ses pieds Robert et Agnès, les donateurs agenouillés. Jacques Grubert, dont la notoriété datait d'avant la guerre 1914-1918, avait été l'élève de Gallé et de Daum. Il fut l'un des maîtres-verriers les plus sollicités par les Monuments historiques pour l'immense chantier de la reconstruction. Spécialiste du vitrail civil, marqué par l'Art nouveau, Jacques Grubert aura quelques difficultés à s'adapter au vitrail religieux mais il y apportera un esprit neuf. Il réalisera à Braine un remarquable ensemble de plus de vingt verrières. La rose sud, il la consacra à la Vierge à qui fut dédiée l'église à l'origine. Les tons lumineux de bleu et d'or contrastent avec ceux de la rose nord représentant les métiers, traités dans des tons très doux de rose et de bleu violacé. Dans les fenêtres hautes de l'abside qui représentent au centre une crucifixion avec, à gauche, le Christ et les prophètes et à droite le Christ et les apôtres, les effets de perspective qu'il utilise avec habileté donnent de l'ampleur aux verrières traitées dans des tons très vifs qui s'opposent au bleu profond des fenêtres basses qui comportent chacune quatre scènes superposées illustrant des phrases tirées de l'Évangile ou de l'histoire sainte.

Les verrières des chapelles sont traitées dans un esprit très différent. Grubert y fait référence au vitrail médiéval, figurant scènes et personnages à l'intérieur de médaillons quadrilobés encadrés de fonds aux riches décors végétaux et floraux. L'ensemble des verrières de Braine donne la sensation d'un

art intellectuel et brillant fait de virtuosité technique et de maîtrise de la couleur.

Au fond de l'abside se trouve une « Vierge à l'enfant » dont la tête est moderne. Datée du XIII^e siècle mais d'une inspiration toute romane, elle proviendrait de la façade ouest. Dans le transept sud, avec la présentation de la généalogie des comtes de Dreux sont évoqués les tombeaux que l'on connaît grâce aux dessins de Gaignières conservés à la bibliothèque d'Oxford en Angleterre. Les dalles funéraires étaient de pierre, de cuivre ciselé ou émaillé, de bronze ou de marbre noir.

Les vestiges du portail central remontés au revers de la façade par Maurice Berry évoquent la composition d'origine : au tympan, le couronnement de la Vierge et, sur le linteau, la dormition, l'Assomption qui lui faisait suite ayant disparu. C'est le thème du portail marial

inauguré quelques années plutôt à Senlis. Le style peut se rapprocher de celui des enluminures du psautier de la reine Ingeburge conservé à Chantilly, un des chefs-d'œuvre de la peinture vers l'an 1200. Les formes souples et élégantes rappellent celles de la façade de la cathédrale de Laon.

Dans les quatre rangées de voussures se tenaient les ancêtres du Christ et des personnages de l'Ancien testament. A Saint-Léger de Soissons se trouvent deux sculptures, l'une représentant l'Enfer, l'autre la descente du Christ aux limbes qui proviennent des portails latéraux de Saint-Yved.

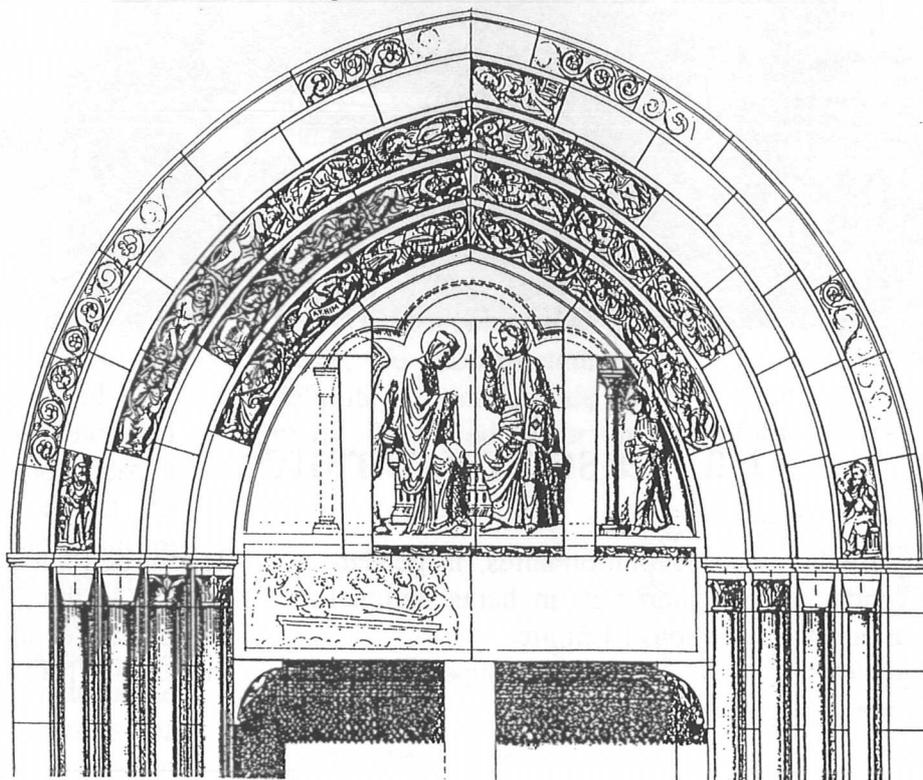
A l'extérieur, des arc-boutants modernes épaulent le vaisseau central dont la corniche est garnie de rinceaux. Un passage court au niveau des fenêtres hautes qui sont encadrées par des fleurs à quatre pétales. Les contreforts d'angles et les escaliers des

croisillons sont amortis par des tourelles octogones ajourées par d'étroites baies en lancette surmontées par des flèches en imbrication de pierre décorées de crochets sur les rampants.

Chaque pignon du transept est ajouré par un triplet ; de part et d'autre de la fenêtre médiane reposent sur des colonnettes : au nord, deux personnages barbus, au sud un ours musicien et un âne.

Saint-Yved était épaulée par de simples contreforts à ressauts. Dans l'abside et les murs orientaux des transepts, ils sont emboîtés les uns dans les autres, le dernier glacis venant s'incruster dans les rinceaux de la corniche.

Influencée par les grands chantiers voisins de Laon, Reims et Soissons, Saint-Yved de Braine, bien que mutilée, reste un témoignage original de l'architecture gothique de la fin du XII^e siècle.



Restitution du portail central au revers de la façade

La maison à colombages

Elle date de deux époques assez voisines. La partie la plus ancienne (n° 1 sur le plan) a été édifiée au XV^e siècle ; bâtie sur une cave dont le soupirail ouvre côté place, elle ne comprend qu'un étage avec comble. Une tourelle à vis à poivrière en pierre y est accolée.

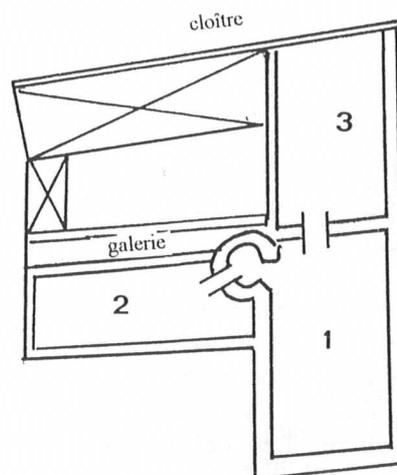
A une date voisine de 1510, on greffa sur ce logis deux ailes également à pans de bois. Ces ailes nouvelles (n° 2 et 3 sur le plan) ont leurs étages plus élevés que la partie primitive et enveloppent la tourelle à vis

dont seul le sommet de la poivrière émerge des toitures.

L'aile longeant la place comporte une porte cochère ; son étage est divisé en trois sallettes desservies par une galerie tournée en balcon sur une petite cour arrière, celle-ci étant limitée par le haut mur XVIII^e siècle du cloître du couvent des Bénédictines.

La vis ancienne a été percée de portes pour donner accès aux deux nouveaux étages.

Différents indices et



son emplacement devant la place des halles de l'époque laissent penser qu'elle fut auberge et relais de poste.



La maison de retraite

Cet ancien prieuré des Bénédictines fut vendu à l'encan en 1793. Il abrita successivement les sociétés

révolutionnaires, la gendarmerie et un haras national sous l'Empire

Notre groupe pu faire

le tour de l'ancien cloître et prendre le temps d'admirer les belles écuries reconstruites sous Napoléon III.

Le château de la Folie

Au sud de Braine, le plateau tombe abruptement sur la vallée de la Vesle ; c'est à la cassure de ce plateau que fut implanté ce château, surveillant ainsi toute la vallée et particulièrement le site de Braine, *castrum* figurant parmi les plus puissants de la mouvance champenoise dès le X^e siècle.

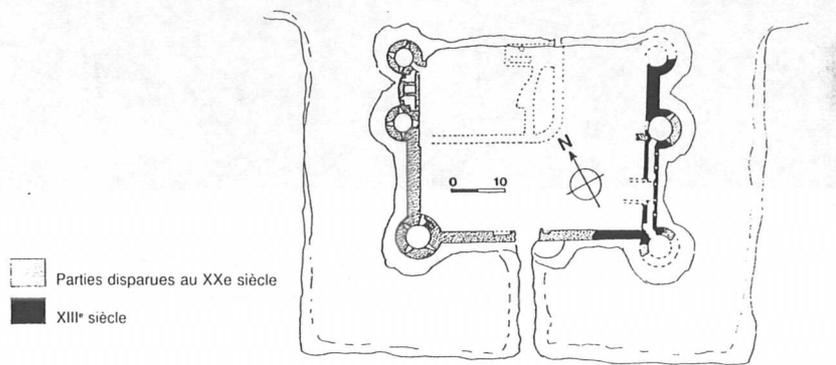
Braine et Fère tombèrent dans les mains des comtes de Dreux, apparentés à la famille royale, à la fin du XII^e siècle. En 1206, Robert II obtint de la couronne comtale de Champagne le droit de bâtir la forteresse de Fère en promettant de ne rien construire entre son *castrum* de Braine et la nouvelle forteresse. C'est donc postérieurement que fut bâti ce château, vraisemblablement lors des troubles successoraux de 1226-1231 ; en effet, Pierre de Dreux, fils de Robert II, fut l'un des plus ardents contradicteurs de la régente Blanche dans ces années difficiles. Il se heurta au velléitaire Thibaud IV, comte de Champagne et il est probable que c'est à cette époque qu'il prit sur lui de bâtir cet observatoire alors même que son frère Robert III faisait construire à quelques kilomètres de Fère le beau château de Nesles. Les implantations féodales des deux frères ont une curieuse symétrie : le

Nesles de Robert III surveillait le Fère de Dreux alors que le château de la Folie de Pierre surveillait le château bas de Braine en possession de Robert III. Les deux frères furent, en effet, ennemis entre 1226 et 1229, ne se réconciliant que dans les années suivantes. Le château de la Folie ne contrôla donc jamais une châtellenie au sens féodal du terme mais fut bâtie pour faire pièce à l'autorité en mal d'affirmation de Thibaud IV. Pourtant, cette fortification ne vit sa ruine définitive que sept siècles plus tard durant les bombardements de la Première guerre mondiale.

L'étroite bande forestière dans laquelle prend place la fortification de la Folie contient en elle-même l'étymologie du nom : non point une quelconque « folie » lors d'un siège mais tout simplement une « feuillée », une lisière de forêt. A l'endroit exact où tombe l'abrupt des coteaux de la Vesle, le constructeur a délimité un rectangle de 45 m. x 36 encadré par un

fossé de 85 m. x 65, profondément taillé dans le calcaire. Même aujourd'hui dans les ruines, la vue des fossés est saisissante avec leur largeur de quelques vingt mètres pour une profondeur d'une dizaine de mètres. Pourtant, la fortification elle-même ne comptait pas parmi les plus vastes : ses dimensions n'atteignaient guère que la moitié d'une des grandes forteresses royales de l'époque.

A chacun de ses angles, elle est flanquée par une tour circulaire. Côté nord, vers les abrupts, il semble qu'aucun flanquement ne l'étayait alors que sur ses deux petits côtés, à l'est et à l'ouest, une tour supplémentaire, décentrée vers le nord, assurait un complément de défense. Vers le sud enfin, la porte principale était peut-être comprise entre deux tours, une seule se laissant identifier aujourd'hui. La tour maîtresse se trouvait au sud-ouest, d'un diamètre d'environ huit mètres cinquante ; il



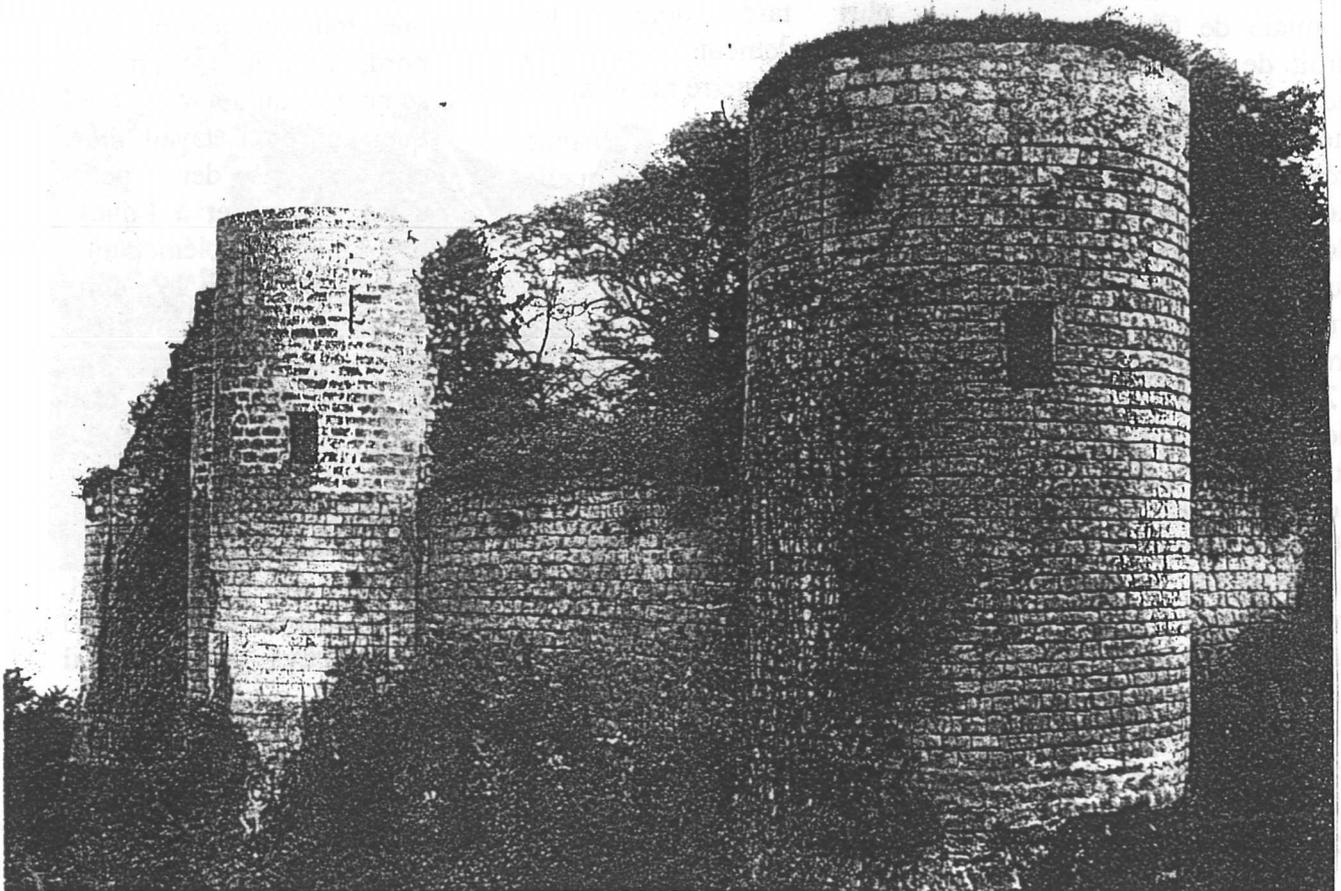
n'en reste aujourd'hui que l'embrasse au dessus des fossés. Les deux tours nord-ouest étaient reliées par une courtine curviligne formant avec elles une sorte de « donjon », c'est-à-dire un secteur fortifié privilégié constituant peut-être une zone de défense indépendante. Le front sud-est était marqué, comme de l'autre côté, par un décentrement de la tour intermédiaire de flanquement. Entre la tour sud et la tour sud-est était ménagé une « gaine » de

circulation dans l'épaisseur de la courtine, sous le chemin de ronde. Cette gaine était constituée de trois segments ; de chaque côté, communiquant avec les salles des tours, prenaient place des couloirs donnant accès, au centre, à une partie plus large et plus haute éclairée par des meurtrières. Il s'agissait donc d'une salle qui a perdu son mur côté cour et même ses murs latéraux qui ont été complètement démontés. Le dégagement récent des bases de la courtine permet

de constater qu'une autre salle, de même plan, se trouvait en-dessous.

C'est sur cette face que demeurent les restes les plus significatifs : une des tours a conservé partie de sa voûte inférieure, en coupole, et l'autre montre une archère à fente simple. Des logis ne demeurent plus que des traces au revers de la courtine nord-est.

Le domaine appartient désormais à la commune de Braine depuis 1977.



Le château avant 1914

Seconde sortie à l'extérieur avant les vacances : la traditionnelle journée pique-nique le 9 juin. Sous la conduite de notre Président, c'est encore un groupe nombreux qui a suivi les différents lieux d'intérêt retenus : d'abord Haramont avec l'abbaye de Longpré, le château des fossés et l'église et, pour finir, la chartreuse de Bourqfontaine. Nous renouvelons nos remerciements aux propriétaires qui nous ont si aimablement ouvert leurs portes, permettant ainsi une agréable journée dont les deux points forts sont résumés ci-après.

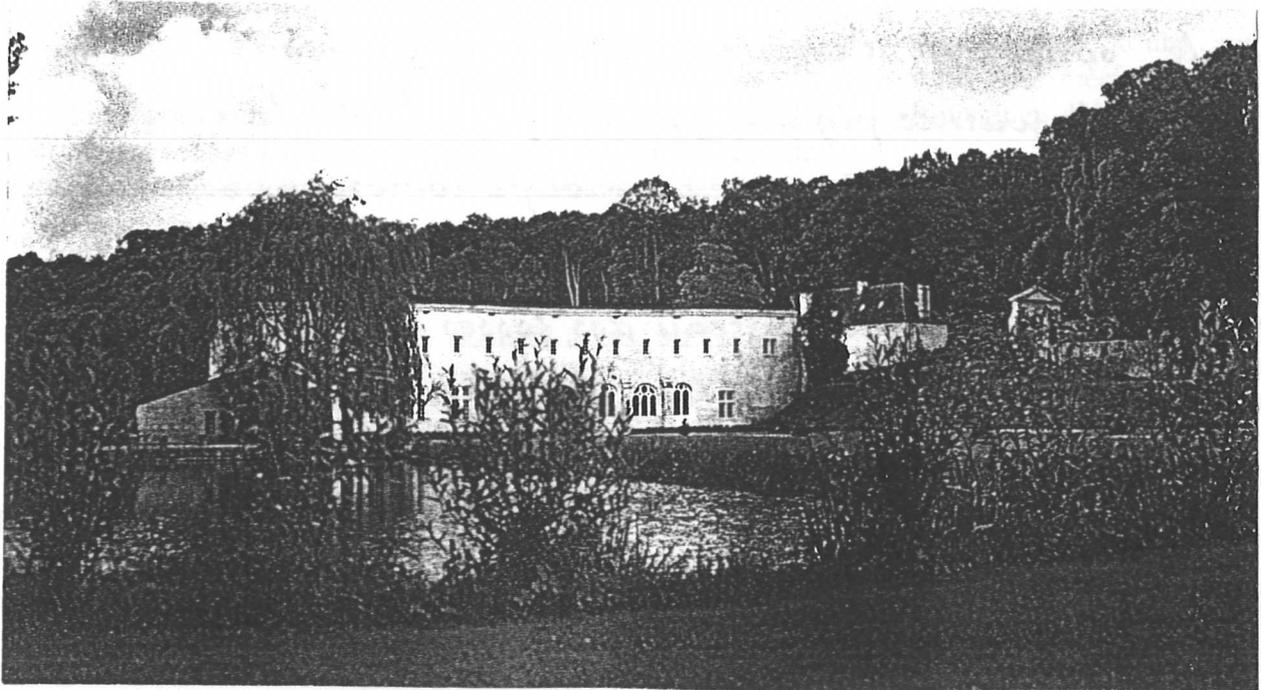
L'ABBAYE DE LONGPRÉ

Un vallon étroit, isolé de toute activité humaine, avec de l'eau et des prairies, c'est un site idéal pour l'installation d'un ordre religieux. Mais c'est un lieu de passage avec le chemin de Sainte-Anne, venant de Villers-Cotterêts pour gagner Pierrefonds et Compiègne. Il semble qu'une communauté d'hommes, dépendant de Saint Médard de Soissons, s'y soit installée très tôt.

En 1180, la comtesse Eléonore de Valois et son mari Mathieu de Beaumont font réparer et augmenter la maison de Longpré et rebâtir l'église sous l'invocation de Sainte Anne et de la Trinité. Le pape Clément III confirme la fondation et l'installation d'une colonie Fontevriste caractérisée par une règle toute de rigueur. Eléonore, grande bienfaitrice vénérée dans le Valois, donna des terres et divers revenus sur des propriétés alentour, dotation rapidement augmentée par des donations particulières, surtout à l'occasion de l'entrée en religion de filles des seigneurs de la région. Très peu de renseignements sont disponibles sur les constructions de l'époque, très peu également sur la vie des religieux. Comme toutes les maisons de l'ordre de Fontevrault, le couvent devait être mixte mais c'est la prieure qui dirigeait la communauté ; toutefois, en 1316, elle ne comprenait plus que des femmes.

Aux XV^e et XVI^e siècles, Longpré souffrit des Anglais puis des Bourguignons. Le redressement ne put être obtenu que par des aliénations de biens. La bonne gestion du prieuré et de l'importante exploitation agricole contribua à ramener une certaine aisance permettant d'importants travaux. Au milieu du XVI^e siècle, tout est reconstruit sur l'emplacement ancien.

En 1590, le dépôt des restes de Sainte Léocade marque une date importante pour le prieuré qui va devenir lieu de pèlerinage pour toute la région.



Vue générale sur l'abbaye

Le début du XVII^e siècle voit Longpré accablé par des calamités naturelles :

- le 17 décembre 1622, le feu prend au monastère ; cloître, réfectoire, dortoirs et églises sont la proie des flammes. Le monastère est entièrement brûlé mais les reliques sont sauvées.
- en juin 1624, un orage mêlé de pluie et de grêle éclate sur la contrée, deux torrents descendent des hauteurs, renversent tout sur leur passage, apportant sable et gravier. Les bâtiments sont inondés, les murailles s'écroulent. La châsse de Sainte Léocade est préservée de nouveau grâce au courage de deux sœurs.

Quinze années de travaux sont nécessaires pour réparer les immenses dégâts. En décembre 1639, l'évêque de Soissons préside la résurrection de l'abbaye, bénit les nouveaux cloîtres, le chapitre et le cimetière du dehors réservé au personnel. Le logis du prieur date de cette époque.

Arrive la Révolution. La fréquentation de l'abbaye n'est plus la même (désaffectation des filles nobles) et le nombre de cloîtrées a sensiblement diminué. L'essentiel des revenus était fourni par les locations. Le budget était satisfaisant mais le monastère était en fort mauvais état, périssant de vétusté à l'exception de l'église. Dès le 1^{er} février 1791, les experts sont à l'œuvre pour estimer l'abbaye et la ferme ; le 18 février, les quatre dernières occupantes remettent au maire d'Haramont une croix d'argent contenant une parcelle de la vraie croix, le reliquaire de Sainte Léocade et six autres châsses. Le 17 mars 1791, l'ensemble abbaye-ferme est vendu à M. Hutin, originaire de Vauxbuin ; ce sera le premier fermier de Longpré.

Mobilier et animaux de la ferme sont vendus la semaine suivante. Métaux et argenterie sont placés sous séquestre ainsi que les objets du culte qui avaient été apportés dans l'église d'Haramont.

Devenue inutile, la chapelle est rasée ; les bâtiments sont transformés pour l'exploitation de la ferme qui connaîtra des fortunes diverses. L'incendie de décembre 1946 devait achever la destruction.

La restitution des diverses parties conventuelles de Longpré reste difficile, tant pour l'édifice médiéval dont on ignore presque tout que pour l'ensemble de l'abbaye à la Renaissance. Le cloître, cour carrée de 30 m. de côté, reste l'ossature directrice. Il était limité au nord par l'église et s'appuyait sur les côtés est et sud sur les grands logis partout larges de 10 m. ; à l'ouest se trouvaient les communs.

De l'église, il ne reste qu'un seul pan de mur qui ne doit sa conservation qu'à son rôle de pignon du grand logis ; son grand intérêt est d'apporter témoignage des trois églises qui se sont succédées aux XII^e, XVI^e et XVIII^e siècles

Le logis du prieur, au nord de l'église, domine sur une terrasse, dans un enclos fermé par un majestueux portail daté de 1712.

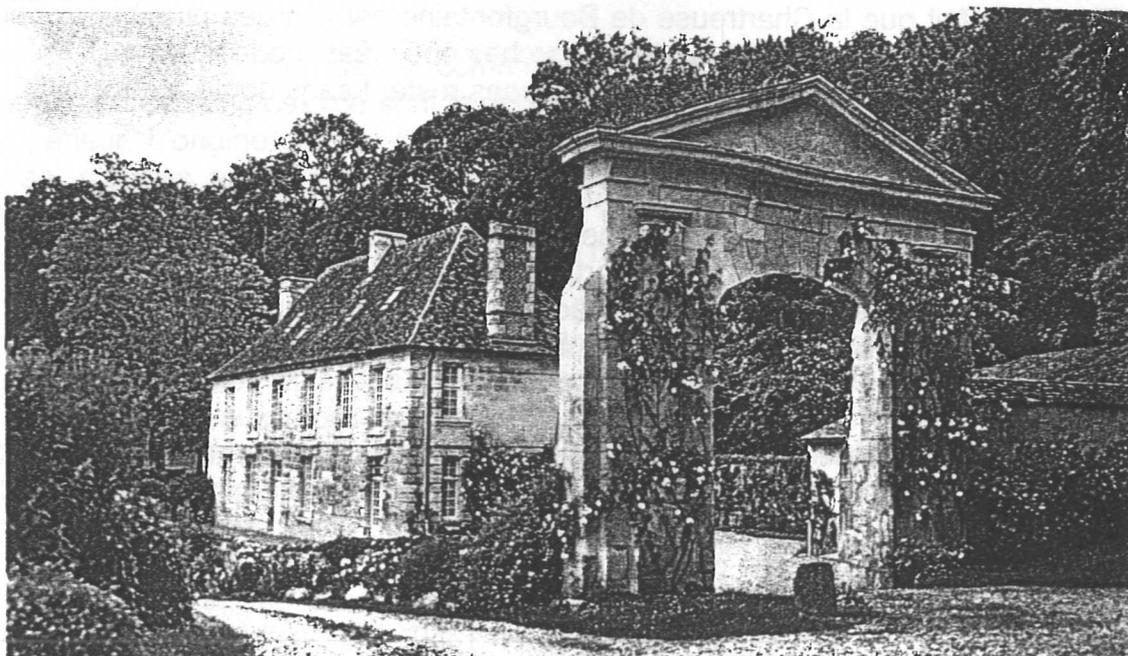
Pour ceux qui ont connu l'abbaye de Longpré il y a quelques années, la transformation est spectaculaire. Les bâtiments en ruine, autrefois la proie des ronces et des orties, ont été dégagés, restaurés et rendus habitables. Ce travail de grande ampleur, fait avec goût et compétence, a permis de redonner vie à cet ensemble monacal. Dès l'entrée dans la propriété, on est impressionné par la beauté des lieux. L'étang qui alimentait le moulin de l'abbaye a été curé mettant ainsi en valeur la façade est qui abritait la salle capitulaire, le réfectoire et, au-dessus, le dortoir. Cet ensemble date du milieu du XVI^e siècle mais a réutilisé de notables parties d'un bâtiment plus ancien.

Avec ses gros contreforts, la façade sud présente des dispositions plus anciennes remontant au Moyen-Age. Seules les fenêtres ont été modifiées au XVI^e siècle.

Au nord, l'église a entièrement disparu depuis longtemps, mais les fouilles faites il y a plus de trente ans ont permis d'en dégager le chœur de style Renaissance. Sur le mur sud des traces de voûtes sont les seuls restes de l'église du XII^e siècle.

Dans la cour intérieure, une aile du cloître a été entièrement refaite avec les vestiges trouvés dans les décombres, tandis que les façades portent les marques du cloître médiéval.

Toutes les constructions qui subsistent ont été restaurées au milieu du XVI^e siècle. Le bienfaiteur de cette campagne de travaux a laissé ses armoiries sur la voûte de la sacristie : Jean de Longueval, concierge du château de Villers-Cotterêts, mort plus que centenaire en 1601.



Le logis du prieur

LA CHARTREUSE DE BOURGFONTAINE

A l'écart des routes fréquentées et blottie dans un vallon, la Chartreuse ne se voit de nulle part. Une fois la grille d'entrée franchie, la vue est exceptionnelle : à gauche les ruines de l'église, au centre le grand corps de logis et à droite les anciens bâtiments de la Chartreuse transformés en exploitation agricole après la Révolution.

Après avoir contourné la propriété, on arrive à deux portes fortifiées successives. La première est la plus ancienne ; elle date du tout début du XVI^e siècle. La seconde est un ouvrage du milieu du XVI^e siècle constitué par un gros pavillon carré, garni de mâchicoulis qui défendaient la porte. Peu de temps après sa construction, l'ensemble a été modifié afin de le doter d'une galerie au-dessus de la porte. Puis au XVII^e siècle, on lui a adjoint un petit pavillon.

La chapelle attenante date aussi du XVI^e siècle, mais semble réutiliser les murs d'un édifice plus ancien. Il en est de même pour le bâtiment qui lui fait face, mais au XVIII^e on a réaménagé le passage qui conduisait à l'église et au cloître. A l'intérieur, le rez-de-chaussée est entièrement voûté d'arêtes.

En dépit de sa ruine, la chapelle est peut-être le bâtiment le plus attachant. Sa façade occidentale est une habile composition qui s'inspire à la fois du gothique flamboyant et de la première Renaissance. L'ogive de la grande fenêtre est ornée de croches de feuillage et encadrée de deux volutes comme on en verra beaucoup au XVII^e siècle. L'ensemble de l'édifice a été complètement remanié au XVI^e siècle, mais différents indices révèlent que la chapelle initiale avait la même étendue.

Le seul vestige réellement médiéval de l'ensemble monumental est le pavillon carré construit contre la chapelle. Certains auteurs ont vu là le logis royal d'où le roi pouvait suivre les offices. Pour différentes raisons, cela semble peu probable.

On ne peut évidemment pas détailler ici toutes les parties de cet ensemble. Signalons tout de même le mur d'enceinte autrefois garni d'un chemin de ronde, les caves immenses, le réseau d'adduction d'eau complexe, etc.

Tout cela fait que la Chartreuse de Bourgfontaine est l'un des plus beaux lieux du département. Son histoire a fait l'objet de recherches poussées, souhaitons qu'il en soit de même pour son architecture car beaucoup de choses restent sans doute à découvrir.

La fondation.

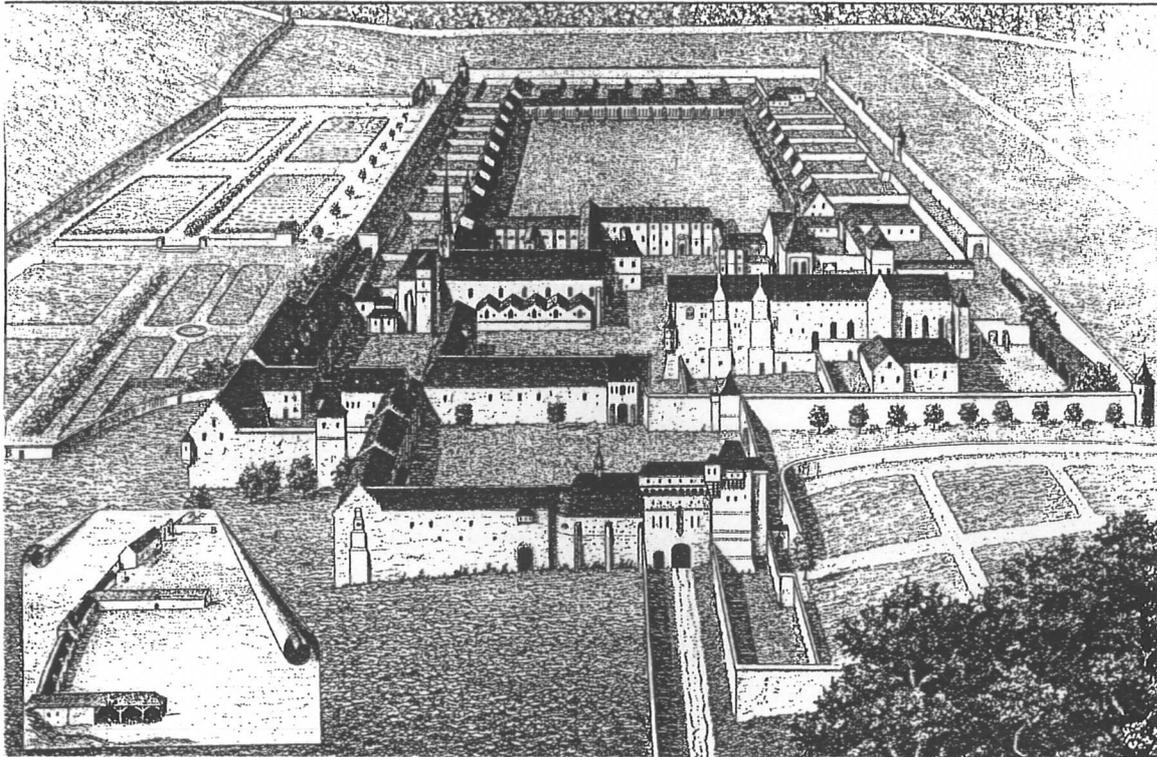
Charles de Valois, vers 1323, entreprend de fonder à Bourgfontaine une chartreuse : la Fontaine Notre-Dame. En même temps que les bâtiments claustraux, il se fait construire un logis pour lui-même. A sa mort, en 1325, son œuvre est inachevée ; son projet va cependant être pleinement réalisé grâce à son fils, Philippe VI, qui comble de bienfaits la chartreuse pendant le gouvernement du premier prieur : Eustache.

Eustache, premier prieur.

Choisi par Charles de Valois pour assumer la direction de sa maison, il jouit de l'estime de son ordre et de la considération de grands personnages. Il arrive à la Fontaine en 1325 et établit la vie cartusienne à la chartreuse qui, sous son gouvernement, commence à être connue et vénérée dans la région. Philippe VI termine la construction des bâtiments et en fait don aux chartreux auxquels il accorde aussi des droits d'usage en forêt de Retz et de nombreux privilèges. A sa mort, en 1350, son cœur est placé selon son vœu dans l'église de la Fontaine. Eustache, déposé depuis 1340, meurt à la chartreuse en 1354.

La chartreuse du XIV^e au XVI^e siècles.

Bien que la région soit très éprouvée par la Guerre de Cent ans, la chartreuse elle-même semble épargnée. Cependant, si les bâtiments restent intacts, les religieux subissent le contre-coup de ces luttes incessantes et mènent une vie plus difficile, n'étant plus à même de bien faire valoir leurs terres. Après Charles VI, les rois ne viennent plus séjourner à Bourfontaine mais ils continuent à s'intéresser à la chartreuse et se montrent généreux envers elle ainsi que les comtes de Valois.



La chartreuse au XV^e siècle

La vie religieuse.

Le prieur, chef de la communauté, est nommé par le chapitre général ; cependant, en certains cas, ce sont les chartreux de Bourfontaine qui élisent eux-mêmes leur supérieur. L'origine sociale des prieurs est assez variée. Si les uns sont issus de la noblesse, d'autres appartiennent à des familles de la bourgeoisie. Le prieur choisit lui-même ses officiers : le vicaire, le procureur, chargé du temporel, et le coadjuteur. Les religieux sont en général une vingtaine ; ils se recrutent pour la plupart dans la région de la Ferté-Milon.

Le prieur veille à l'observance de la règle, toujours étroite à Bourfontaine. Il est exempt de la juridiction épiscopale mais soumis au chapitre général qui, au courant de la vie intérieure grâce aux rapports des visiteurs, dicte chaque année ses ordres. Le temps des chartreux se partage entre la prière, commune ou particulière, et les travaux manuels ou intellectuels. La bienfaisance est largement exercée.

Sans diriger aucune école, les chartreux réservent cependant quelques heures pour l'étude. La bibliothèque est assez riche. Certains chartreux sont des écrivains tels F. Queslain, J. de Billy ou G. du Cheure. Les archives sont classées avec grand soin. L'art de la sculpture sur bois est pratiqué par les chartreux ; certaines de leurs œuvres, dispersées, subsistent encore.

Les guerres de religion.

Les Huguenots prennent Soissons en 1567. Pris de frayeur, les habitants des environs de Bourgfontaine se réfugient dans l'enceinte de la chartreuse et s'y préparent à la défense. L'attaque a lieu le 20 octobre ; dans un deuxième assaut, les Huguenots l'emportent, tuent cinq des religieux et pillent l'église, détruisant le monument renfermant le cœur de Philippe VI. Après s'être retirés quelque temps dans d'autres maisons de l'ordre, les chartreux reviennent à Bourgfontaine ; l'église profanée est consacrée à nouveau le 9 juin 1568.

Le Jansénisme et la Chartreuse au XVIII^e siècle.

Il est possible qu'ait eu lieu à la chartreuse, vers 1621, une entrevue entre Saint-Cyrian et Jansénius qui donna naissance au « roman diabolique de Bourgfontaine ». La crise éclate au XVIII^e siècle à l'occasion de la bulle *Unigenitus* et du décret du R.P. de Montgeflond pour faire recevoir celle-ci. Dès 1718, des troubles se produisent à Bourgfontaine. Lorsque le chapitre général de 1723 ordonne par décret l'acceptation formelle de la bulle, plusieurs profès de Bourgfontaine refusent d'obéir et cinq d'entre eux se trouvent au nombre des chartreux qui s'enfuient en Hollande après l'excommunication prononcée par le chapitre de 1725 contre les opposants.

La Révolution.

A la Révolution, les religieux espèrent un moment pouvoir rester à Bourgfontaine ; tous les habitants des environs demandent, en effet, la conservation de la chartreuse qu'ils estiment et respectent pour sa régularité et sa bienfaisance. Elle est traitée assez favorablement tout d'abord mais le 1^{er} septembre 1792, les chartreux reçoivent l'ordre d'évacuer le monastère qui est vendu les 25 et 26 septembre. Ils quittent définitivement Bourgfontaine le 1^{er} octobre et se dispersent. Deux d'entre eux meurent en prison ; trois autres, condamnés à la déportation, trouvent la mort à bord des vaisseaux qui les emmènent. Après le départ des chartreux, Bourgfontaine devient une ferme.



La Chartreuse vue depuis le portail d'entrée